

et sur leur manière de s'habiller; il trouva les poches une invention très-commode; mais il trouva qu'en général ce costume laissait trop apercevoir les formes du corps.

Etant resté seul avec Turner, il l'entretint de la manière la plus affectueuse, protesta de son amitié sincère pour Hastings, et dit, conformément à la doctrine de la métempsycose, que tous deux émanaient de la même âme: il le considérait donc non-seulement comme son ami, mais comme un autre lui-même, et manifesta sa joie de voir une personne qui lui était si intimement attachée.

Après cette entrevue, Turner rendit sa visite aux principaux ministres qui étaient le zoumpoun ou grand-maître de l'artillerie, le zoundonier ou trésorier et généralissime et le zempi ou maître des cérémonies. Un autre entretien avec le deb-radjah fut suivi d'une invitation à dîner dans son appartement, ce qui était la plus haute marque de distinction qu'il pût accorder aux Anglais. Il voulut que leur table fût servie à leur manière, et que les mets fussent préparés par leurs domestiques; quant à lui, son repas consiste en riz bouilli et en racines.

Quinze cents ghilongs, ou moines lamiques, demeurent dans le palais. Turner était régulièrement réveillé avant l'aube par le bruit des nombreux instrumens dont ils accompagnent le chant de

leurs hymnes; à midi ils commencent un autre office, et le soir un troisième, alors les portes du couvent sont fermées. Ces ecclésiastiques gardent le célibat; il n'entre d'autres femmes dans l'enceinte du couvent que celles qui sont chargées de quelque service domestique; celles qui apportent de l'eau sont très-jolies.

Les ghilongs vivent dans la réclusion la plus stricte; ils ont le teint plus blanc et sont plus robustes que leurs compatriotes. Une fois la semaine ils allaient processionnellement se baigner dans les eaux du Tchintcheou. Tous les Boutaniens sont vigoureux et bien proportionnés; malheureusement ils sont sujets aux goîtres. Ils ont les cheveux noirs et les coupent très-courts, les yeux noirs, petits et disposés obliquement, le visage large, aplati et triangulaire comme les Chinois, les cils extrêmement déliés, et leurs sourcils peu fournis, la peau très-unie, peu de barbe. La plupart sont de très-grande taille, la malpropreté est un défaut commun.

Les monastères et les palais sont de vastes édifices bien bâtis; ils manquent de cheminées; quand il fait froid, on allume du feu au milieu de l'appartement sur une grande dalle de pierre; la fumée, qui n'a d'autre issue que les portes et les fenêtres, noircit tout. Le palais de Tassisoudon est en pierres, et éloigné de plus d'un mille des mai-

sons qui sont en bois. Turner observa, dans ses promenades, une espèce d'aqueduc fort simple, c'étaient de gros troncs d'arbres creusés, joints les uns aux autres, tantôt posés sur les rochers, tantôt soutenus par de longs poteaux plantés le long des précipices. Les collines voisines de Tassisoudon étaient tapissées de fraises; les ghilongs s'émerveillaient de voir les Anglais manger ce fruit qu'eux-mêmes dédaignaient.

La saison pluvieuse se fait peu sentir dans les montagnes du Boutan; il y tombe de fréquentes ondées; mais non pas de ces torrens de pluie qui, dans le Bengale, accompagnent la mousson du sud; Turner et ses compagnons purent toujours sortir le matin et le soir; la chaleur était si modérée, qu'à toute heure de la journée ils pouvaient s'exposer au soleil sans en être incommodés.

Depuis un mois entier ils étaient à Tassisoudon, lorsqu'il éclata dans le Boutan des troubles sérieux. Un chef mécontent, d'accord avec le zoumpoun d'Ouandipore, commandant l'une des plus fortes places du Boutan oriental, s'empara du château de Panouka, où le deb-radja réside pendant l'hiver. Ayant ainsi levé l'étendard de la révolte, il marcha vers Tassisoudon qui n'était nullement en état de se défendre. Les Anglais furent consultés sur le moyen de tirer parti de vieux canons; ils les trouvèrent en si mauvais état, qu'ils enga-

gèrent les Boutaniens à bien prendre garde à eux quand ils voudraient se servir de cette artillerie.

Turner pensait que si les rebelles s'étaient avancés avec vigueur, ils auraient emporté la place; ils perdirent le temps à escarmoucher dans les villages voisins, et donnèrent le temps aux soldats du deb-radjah de se réunir; c'étaient des laboureurs et des artisans armés qui arrivaient de tous les cantons voisins se ranger sous les drapeaux de leur souverain pour le défendre. Bientôt les cloches sonnèrent avec grand bruit, une troupe nombreuse sortit du palais, poussant des cris sauvages, brandissant ses armes d'un air furieux, et défiant l'ennemi; celui-ci vint à sa rencontre; le feu commença assez vivement; les deux partis combattaient avec un égal désordre, et se mettaient à couvert le plus qu'il leur était possible derrière toutes les hauteurs et tous les buissons qu'ils rencontraient. Ils tiraient quelques coups de fusils au hasard dans les endroits où il y avait un peloton d'ennemis. Ce combat dura plus de deux heures. Les assaillans furent tenus en haleine jusqu'à ce qu'ils prirent le parti de rentrer dans le palais.

Les rebelles recevant de nouveaux renforts eurent l'avantage pendant quelque temps, et s'emparèrent des principaux villages autour de Tassisoudon. Le deb-radjah était inquiet; le lendemain

son armée ayant rassemblé toutes ses forces fit une sortie; elle gagna du terrain et força les rebelles à se retirer derrière un retranchement qu'ils avaient construits. Cette troupe était plus nombreuse et se montrait plus hardie qu'elle n'avait encore paru; sans doute son audace venait de ce que le feu des révoltés se ralentissait; ils avaient presque épuisé leurs munitions, elles finirent par leur manquer tout-à-fait; ils furent alors obligés de se défendre à coups de pierres, qui ne firent aucun mal à leurs ennemis.

Bientôt les rebelles demandèrent à capituler, les pourparlers durèrent une vingtaine de minutes, on leur permit de se retirer; les Anglais les virent marcher confusément vers le sud, les champs de riz furent couverts d'une armée innombrable; il en sortit de derrière chaque buisson, chaque maison et chaque monticule. D'après les conditions convenues, il ne furent pas poursuivis.

Après que l'armée se fut retirée, on aperçut dans la vallée fort peu de traces de désordre, les morts étaient en petit nombre, quelques hommes étaient dangereusement blessés; on avait pris beaucoup d'hommes et de chevaux. Ces succès furent suivis de la réduction des forts de Panouka et de Ouandipore. Le deb-radjah alla établir un nouveau gouverneur dans cette dernière place. Turner l'accompagna; ce fort est situé sur un roc

très-haut, situé au milieu de montagnes encore plus élevées; le Ghassa, l'une d'elles, est couvert de neiges perpétuelles: on y arrive au fort par un pont en bois de sapin qui durait déjà depuis cent cinquante ans; il est très-bien défendu. Deux torrens rapides se réunissent au pied du château qui est en pierres.

Turner visita ensuite Panouka, palais d'été du radjah; il domine sur une jolie vallée, les jardins sont beaux et bien entretenus; ils renferment toutes sortes d'arbres fruitiers, entre autres des orangers et des manguiers; ce lieu passe pour celui du Boutan qui jouit de la température la plus douce. Bogle avait laissé des pommes de terre à Panouka; faute de soin, probablement, elles n'avaient pas réussi; elles n'étaient pas plus grosses que des balles de fusil. Les Boutaniens négligent le jardinage; leur climat leur permet de cultiver toutes les espèces de fruits, de légumes et de plantes potagères; mais ils dédaignent tout ce qui ne croît pas spontanément chez eux. Les champs sont très-bien entretenus grâce aux travaux assidus des femmes; les hommes se livrent à une honteuse indolence. Entre Panouka et Tassisoudon, Turner vit des troupes nombreuses de singes gambader sur le grand chemin; les Boutaniens de même que les Hindous regardent ces animaux comme sacrés.



Le deb-radjah revint bientôt à Tassisoudon. Turner fut présent à une audience publique donnée au commandant d'un canton de la frontière ; celui-ci se prosterna neuf fois , puis lui présenta l'écharpe de soie blanche.

Depuis son arrivée dans le Boutan , Turner avait écrit à Techou-Loumbou pour obtenir la permission d'entrer dans le Tibet ; les négociations furent fort longues ; enfin elle lui fut accordée , mais il ne put emmener qu'un seul Anglais avec lui. Il partit le 8 septembre avec Pourounghir et plusieurs Tibétains. La montée fut continue , heureusement assez douce. On passa devant les forts de Paro et Dakka-Djeung , qui gardent les passages conduisant dans le Tibet. Le dernier est près de la frontière. Un peu plus loin ; le pays devint plus sauvage et plus nu ; les montagnes étaient raboteuses et pelées , ou revêtues seulement de pins clair-semés ; le Patcheou coulait avec impétuosité dans un ravin rocailleux. De l'autre côté de cette rivière on rencontra des troupeaux d'yaks ou bœufs du Tibet dont le poil épais partout est en quelques endroits doux comme la laine la plus fine , et dont la queue ressemble à celle du cheval par les crins longs et brillans dont elle est garnie. Ces animaux ont une espèce de grognement sourd et faible. Ils sont excellens comme bêtes de somme ; les vaches donnent

beaucoup de lait dont on fait du beurre excellent.

Bientôt les voyageurs entrèrent dans une vallée d'un aspect extrêmement lugubre ; de chaque côté s'élançaient des rochers escarpés dont les sommets élevés dérobaient les rayons du soleil excepté à midi ; on ne voyait la rivière que de loin en loin ; on l'entendait sans cesse rouler avec fracas au milieu d'une végétation forte et sombre que nourrissaient les vapeurs humides dont elle remplissait l'atmosphère en le refroidissant. Sur les flancs escarpés des rochers poussaient quelques pins flétris dont les branches sèches , agitées par les vents , produisaient un bruissement mélancolique. Quelle affreuse solitude , s'écrie Turner ! on n'y entendait ni la voix des hommes ni le cri des animaux.

Quand on en sortit , on gravit sur une montagne escarpée , rocailleuse et excessivement haute ; à celle-là en succédèrent d'autres ; elles étaient séparées par des ravins profonds ; à mesure que l'on avançait vers le Tibet , on trouvait l'air plus pur et plus léger ; sur les bords du chemin des groupes de Boutaniens , après avoir déposé leurs fardeaux , se reposaient assis sous des rochers. Ils fumaient et se passaient amicalement la pipe les uns aux autres. Il y avait parmi eux plus de femmes que d'hommes ; ils causaient de fort bonne humeur , et souvent riaient aux éclats. Tous ces monta-

gnards étaient vigoureux, les femmes surtout, avec leurs cheveux couleur de jai et leurs yeux noirs et brillans, avaient un air de fraîcheur qui charmait.

Une brèche dans les monts laissa momentanément apercevoir une superbe vallée. Tout autour les rochers s'élevaient perpendiculairement à une hauteur prodigieuse; quelques-uns ont leurs flancs échancrés et aplatis; les troupeaux y paissent dans la belle saison: le soir ils se rassemblent aux cris des pasteurs, et toutes les bêtes sont attachées pendant la nuit à des pieux et gardées par de grands chiens. Ces hauteurs ne sont habitées que pendant l'été; dès le mois de septembre, les bergers et les troupeaux vont plus au sud.

Les nuits étaient excessivement froides: « J'étais presque gelé dans mon lit, dit Turner; nous étions couchés au milieu des nuages; une fois ils étaient très-bas, il y en avait même qui, poussés par un vent violent, rasaient la terre en s'approchant de nous. Notre tente fut toute trempée. La terre était couverte de givre.

Au sommet du Soumounang, une longue rangée de perches ornées de petits drapeaux, et plantées sur des tas de pierres, marque les limites du Boutan et du Tibet, et de plus paralyse la funeste influence des mauvais génies. Un chemin d'une pente assez douce conduisit dans la plaine

de Phari qui a dix milles de long sur quatre de large; c'était la plus grande que l'on eût vue depuis que l'on avait quitté l'Hindoustan. Elle est pierreuse et peu fertile. Turner fut très-bien accueilli par le Lama qui dépend de celui de Techou-Loumbou, il est supérieur du grand couvent de Tchassa-Gombah et en quelque sorte souverain d'un petit territoire montagneux où l'on ne voit de la verdure que dans le cœur de l'été, seul temps pendant lequel la température y est supportable. Le lah ou animal au musc, qui se plaît dans les cantons voisins des neiges perpétuelles, est commun dans ce canton.

Plusieurs montagnes couvertes de neige s'élevaient dans les environs; entre autres le Tchou-Malari, objet de la vénération des Boutaniens et des Hindous qui y viennent en pèlerinage. Vue de la plaine adjacente, il ne paraissait pas très-haut. Cependant c'est le pic le plus élevé de cette partie de l'Himalaya; toutes les rivières coulent vers un réservoir unique qui est le Brahmapoutre. L'on campa près d'un enclos où les Tibétains avaient semé du froment; il n'y pouvait mûrir; il n'était cultivé que pour servir de fourrage. De nombreux troupeaux paissent dans les environs une herbe excellente quoique courte et sèche. Les plaines hautes et les monts qui les entourent sont remplis de chèvres dont la laine sert à

faire des châles, de lâhs, de daims, de lièvres, de cailles et de perdrix; les renards y sont très-nombreux.

Les sapins et les pins disparurent, on ne rencontra que des arbrisseaux rabougris et de l'herbe flétrie. Le vent était si violent et si froid sur ces plateaux déserts, qu'il fallait se couvrir le visage. Au Tibet ce ne sont pas, comme au Boutan, les hommes et surtout les femmes qui portent les fardeaux; on les charge sur des yâks, des chevaux, des mulets et des ânes.

A une trentaine de milles au nord de Phari, on vit dans la plaine trois sources qui jaillissaient à peu de distance d'une colline; les Tibétains leur attribuent des vertus médicinales; elles forment trois ruisseaux qui se réunissent et vont se jeter dans le lac Ramtcheou qui occupe un coin de la plaine. Les environs sont couverts d'efflorescences de natron, que l'on ramasse soigneusement et que l'on emploie en guise de savon pour nettoyer les étoffes de laine. Le Ramtcheou s'écoule dans un autre lac plus grand et situé plus à l'ouest.

Turner campa à mi-chemin entre les deux lacs, et près de Tehalou, village bien abrité et entouré de champs cultivés; le froment tombait sous la faucille. On était au 16 septembre.

Au-delà du défilé situé entre les deux lacs, dit Turner, nous découvrîmes, par différentes

échappées, les montagnes neigeuses dans le sud. Je crois que c'étaient, non pas les mêmes que nous avions déjà vues, mais d'autres que je regarde comme la continuation de la grande chaîne qui forme l'une des limites du Boutan. La neige qui revêtait les hauteurs présentait une infinité de formes variées; au-dessous, le vert foncé des bruyères, et la couleur rouillée des rochers, rendaient cette perspective beaucoup plus pittoresque. La plus brillante imagination, guidant le pinceau du peintre le plus habile, ne pourrait jamais rendre la beauté de l'éclatante et légère draperie que formait la neige autour de la cime escarpée de plusieurs rocs.

Les villages de cette partie du Tibet n'ont pas un aspect agréable. Les maisons ont la forme de nos fours à briques, elles sont bâties en pierres sèches; il n'entre pas une once de mortier dans la construction. On y pratique au plus quatre petites ouvertures pour donner du jour; les vents impétueux et fréquens empêchent de leur en donner davantage. Le toit forme une terrasse entourée d'un parapet haut d'environ trois pieds, et de piles de pierres sur lesquelles on plante soit un petit drapeau, soit une branche d'arbre, ou bien on y attache une corde garnie de morceaux de papier ou de chiffons de toile blanche arrangés comme la queue d'un cerf-volant. Quand on tend